

Histoire de la petite bonne

Autor(en): **Marcel, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 9

PDF erstellt am: **14.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228212>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Histoire de la petite bonne

par André Marcel

Que je vous conte l'authentique histoire de la petite bonne.

Elle avait pris du service chez de braves gens qui habitaient au troisième étage d'une demeure, mais elle logeait au rez-de-chaussée où le frère de son maître avait mis une chambre à sa disposition.

Dix-huit ans, un regard étonné de biche, une âme encore enfantine.

Elle rentre un soir, une amie à son bras, après avoir assisté avec ses patrons à une conférence religieuse :

— Vous nous suivez, Anna ?

— Oui, madame.

Elle n'avait pas beaucoup de conversation, c'est vrai, et pourtant chacun de ses mots révélait un cœur soumis.

Pourquoi diable voulait-elle apprendre le français ?

Quand elle disait : « Voici le thé » ou « Il est midi » ou « Le petit vient de rentrer de l'école », tout cela n'avait qu'une seule et même signification : « Je suis aux ordres de Madame ».

J'ai bien tort d'user de l'imparfait pour vous dépeindre une jeune fille aussi parfaite.

Mais je ne vais pas recommencer mon récit, nous n'en finirions pas.

* * *

A vingt-deux heures trente, les patrons de la petite bonne, ayant regagné leur appartement, se couchent...

(Je m'empresse d'ajouter qu'ils sont légitimement mariés.)

... Et s'endorment.

(Oui, il y a vingt ans qu'ils sont légitimement mariés.)

A une heure du matin, les voilà réveillés en sursaut par un coup de sonnette impérieux.

C'est le frère de Monsieur qui vient annoncer que la petite bonne n'est pas rentrée.

— Tu en est sûr ? demande aussitôt son frère.

— Oui, répond son frère.

— Est-ce possible ! s'exclame son frère.

— Le lit est vide... précise son frère.

S'il y avait eu trois frères au lieu de deux, j'aurais eu décidément quelque peine à retranscrire leurs propos.

Comme sous le coup de l'émotion, ils poussent des cris d'étonnement, ils réveillent leurs femmes et leurs enfants qui mêlent leurs voix aux leurs.

Les locataires surgissent à leur tour dans la cage d'escaliers :

— Que se passe-t-il ?

— La petite bonne n'est pas rentrée.

— Mais il est une heure du matin !

— S'il était vingt heures, nous ne nous inquiéterions pas de son absence !

C'était, convenez-en, parfaitement raisonné.

* * *

A ce point du récit, ma réaction a été analogue à la vôtre :

— La petite bonne, ai-je dit, avait accepté pour la nuit l'hospitalité de son amie.

C'est ce que tout le monde avait pensé.

On se rendit donc en troupe au domicile de la dite amie qui n'habitait pas chez elle, mais qui avait sous-loué une chambre dans une famille.

Vous me suivez !

Si vous me suivez réellement, nous arrivons devant la porte de l'immeuble et nous constatons qu'elle est fermée à clef.

Qu'à cela ne tienne, observez-vous, il suffit d'alerter la police qui, elle, ouvrira.

C'est ce qu'on fait.

L'amie se présente en pyjama, escortée de toute une famille, et à la question qu'on lui pose, elle devient blême :

— Mais, la petite bonne m'a quittée à vingt-deux heures trente pour rentrer chez ses patrons...

L'agent, qui a les mêmes mauvaises pensées que vous sourit, méditatif :

— Elle est partie avec son amoureux !

Tous ceux qui connaissent la petite bonne se récrient :

— Vous n'y songez pas ! Une enfant modeste, pieuse, ingénue !

— Eh ! fait l'agent, sans cesser de sourire.

On ne m'ôtera pas de l'esprit que les représentants de la force publique doivent fréquenter un drôle de monde.

* * *

Le temps passe... il serait étonnant qu'il en fût autrement, et il est plus de deux heures du matin quand les deux frères, qui ont pris place sur une jeep avec deux agents, se retrouvent à la maison :

— Vous l'avez vue ?

Tout le monde pose à la fois la question, les femmes aux deux frères, les deux frères aux femmes, les enfants aux agents, les agents aux enfants.

Personne ne l'a vue, la petite bonne.

On a téléphoné à plusieurs de ses amies qui organisent des recherches dans des quartiers différents, à un home qui s'est offert spontanément à

se mettre en campagne, à des connaissances lointaines. En vain.

— Fouillons les taillis, visitons les jardins publics, dit le même agent que tout à l'heure et qui visiblement ne croit plus à la vertu des jeunes filles depuis son entrée en service.

Les deux frères montent sur la jeep, salués par les locataires aux fenêtres qui proposent d'organiser, à leur tour, des battues.

Les agents flanqués des deux frères font la tournée des bancs, dans les allées obscures :

Pas plus de petite bonne que sous ma main, si je puis dire.

— Elle est peut-être à Pully-Nord, chez une dame qu'elle connaît, ou alors à Renens, chez une autre amie... suggère un des frères.

La jeep repart, prenant les virages à la corde.

— Je vous dépose où ? interroge le conducteur qui a failli déjà déposer, plusieurs fois, ses passagers sur le trottoir.

— Devant cette maison.

L'on monte à l'étage et, un instant plus tard, l'on redescend bredouille après avoir réveillé une dizaine de personnes.

A quatre heures du matin, la petite bonne n'avait pas reparu.

— Pourvu, mon Dieu ! qu'elle n'ait pas été victime d'un sadique.

A peine une dame a-t-elle lâché le mot que chacun s'affole.

La nouvelle se transmet de bouche en bouche, on multiplie les coups de téléphone, et tandis que les deux agents sautent sur leur jeep pour une plus longue randonnée, les deux frères, escortés de volontaires, arpentent les ruelles noires.

Un sadique ! Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ?

A cinq heures du matin, la jeep revient et l'on aperçoit, écroulée sur un siège, pâle, défaite, exténuée, la petite bonne vivante.

— Voilà, raconte un agent, nous l'avons trouvée à la salle d'attente. Elle a erré toute la nuit. A dix heures et demie, elle avait voulu rentrer, mais elle avait oublié sa clef et la porte était déjà fermée.

La maîtresse de maison se précipite :

— Anna, pourquoi n'avez-vous pas sonné, frappé aux volets, téléphoné ?

Alors la petite bonne, qui avait fait passer une nuit d'insomnie à deux agents, deux ménages avec enfants, un home, vingt-trois locataires, quatre amies, deux connaissances, cinquante-deux inconnus et les habitants anonymes de trois quartiers, fond en larmes :

— J'avais peur de déranger, Madame ! .

Avis à nos fidèles correspondants

Pour faciliter la mise en page des numéros d'été de juin et juillet, nous serions reconnaissant à nos « rubriqueurs » de bien vouloir nous adresser leur copie pour ces deux numéros jusqu'au 25 mai.

Merci pour leur obligeance.

La Rédaction.

Saison des fleurs,

Photos de couleurs

Appareils, films et accessoires chez les spécialistes

A. SCHNELL & FILS

PHOTO PROJECTION CINE
Place Saint-François 43 LAUSANNE

BILLET DU CRAZET

Les socques vengeresses

(Récit tout ce qu'il y a de plus authentique)

Mathieu revenait de la scierie où il avait été choisir un lot de planches, rapport à un clapier à lapins qu'il voulait construire.

Il suivait le bord de la route, les mains dans les poches, content, quand une moto s'arrête à un mètre de lui. Avec une pétarade comme quand on s'exerce au service et qu'on tire tous en même temps, un tredon du diable : un roulement, un grondement, puis quelques détonations isolées et un doux ronron de chat caressé.

C'était Henry, le fils à Pache-Lugubre. Mathieu saute sur le siège arrière et départ au *Cheval Blanc*.

Ils buvaient quelques trois décis quand Henry déclara :

— Viens, je t'emmène à Lausanne !

— Oh ! que fait Mathieu, je ne suis pas habillé.

Il avait sa blouse, serrée d'un lien à gerbe à la ceinture, et ses socques.

— Pas habillé ? Kaise-té, vïo berou ! Tu ne vas pas me faire croire ça, à moi ? Tu oublies qu'on était sur le même banc, à l'école.

Mathieu fut convaincu. Il reprirent la machine infernale et descendirent en ville. Là, ils reburent quelques demis, toujours pour lutter contre cette mévente des vins vaudois, de sorte qu'il était passé minuit quand ils voulurent s'en aller. Henry mit le moteur en marche, pour le chauffer. A ce moment passèrent deux agents.

— Vous n'allez pas remonter là-dessus ? que demande l'un d'eux.

— Pourquoi pas ? répond Henry, vacillant comme un canot sur le lac un jour de vaudaire, avec des hauts et des bas, risquant à tout moment de perdre